

# Un scandale géologique Économique et sanitaire



Nuit et jour, on creuse. © C.B.



## Le pactole minier de son sous-sol

Pendant que les semi-remorques, monstrueuses limaces de métal, traversent la pluie et la boue, à Kolwezi, jour et nuit, on creuse.

Les « majors » du monde minier sont voraces, insatiables. La ville est entourée de cratères profonds comme des montagnes reposant sur la pointe ; à Kasese, fief de Glencore, des bataillons de gardes vêtus de gilets orange dispersent les intrus qui s'aventurent sur les flancs de la colline. Tout le long d'une chaussée asphaltée portant le nom de l'ancien président Kabila, les remblais hauts comme des dunes se succèdent, entourés de murs de brique brisés par les maraudeurs.

### Les remblais avancent vers le cœur de la ville

Inexorablement, les remblais avancent vers le cœur de la ville ; des quartiers entiers se disloquent, leurs habitants se voient proposer entre 1.000 et 2.000 dollars pour être délocalisés. Kasulo fut l'un des premiers quartiers à être construit par l'Union minière pour loger ses travailleurs dans de petites maisons entourées de jardins. Aujourd'hui, les excavatrices grondent déjà de l'autre côté

de la route. Cependant, des gens refusent de partir, des squatters campent dans les maisons abandonnées, des garçons venus du Kasai s'abritent sous des toiles de bâche. Dans chaque jardin, des amas de planches cachent des trous profonds : au départ des latrines et des puits, des galeries ont été creusées à la pioche. Elles étendent leurs ramifications sous les maisons et parfois le plancher s'effondre, la salle à manger disparaît dans un nuage de poussière...

« Ici, c'est chez nous », clament des garçons, maîtres de cette jungle urbaine. Dans les cours et les jardins couverts de poussière, les femmes tamisent le minerai, les enfants jouent avec les sacs vides ou trient les pierres plus petites. Au dehors, des charrettes à bras ou des camionnettes attendent les sacs de minerai qui seront transportés vers les comptoirs d'achat.

La population explose : en 2002, la ville comptait 35 entreprises minières, elles sont près de 500 aujourd'hui et chaque jour, les bus, les motos déversent des jeunes venus du Kasai, de l'Angola et même de Kinshasa. Des familles se serrent sous des tentes au pied des terrils et tout le monde, parents et enfants,

est élevé... Même les camions qui traversent villes et villages diffusent des poussières radioactives. L'idéal serait de transporter les minerais par le rail, mais l'ancien gouverneur Moïse Katumbi, propriétaire d'une société de camions, a privilégié le transport routier... »

Cheveux blancs, peau flétrie, Papa Christophe a toujours vécu aux alentours de la mine de l'Etoile, la plus ancienne de Lubumbashi, exploitée aujourd'hui par Ruashi Mining. Il a tout connu, l'exploitation par l'Union minière, la mine noyée dans les années 50, la reprise par la société indienne Chemaf (Chemicals of Africa) puis par la chinoise Ruashi Mining, qui prit la relève des Sud-Africains.

### « La terre, noire sur 40 centimètres de profondeur, est contaminée »

Le vétéran insiste, « ces terres nous ont été léguées par nos ancêtres qui savaient déjà comment exploiter le cuivre. Les croquettes du Katanga servaient de monnaie à travers toute l'Afrique, de l'Océan Indien jusqu'à la côte angolaise... Et nos artisans savaient comment travailler la malachite, y tailler des bijoux, des objets

d'art, ce sont les prêtres catholiques qui le leur avaient enseigné... Aujourd'hui, tout cela n'existe plus : les gros blocs de malachite sont broyés, lorsque nos creuseurs ramènent de l'hétérogénite, le cuivre qu'elle contient n'est même plus payé, seul compte le cobalt. Mais le pire, c'est que, depuis la reprise des activités minières, notre environnement est dévasté : jadis, autour de la mine, il y avait des gazelles, des lièvres. Les femmes avaient développé des cultures maraîchères, elles vendaient leurs légumes aux Blancs, on pêchait dans les rivières. Tout cela a disparu : les creuseurs sont traqués, les animaux ont disparu, les poissons sont morts. La terre, noire sur 40 centimètres de profondeur, est contaminée. Notre habitat lui-même est menacé : un fossé, souvent rempli d'eau saumâtre, sépare notre cité de la mine. Mais cette dernière avance sans cesse, les maisons sont démolies à mesure et le fossé creusé un peu plus loin... »

### « La maladie des yeux opaques »

Sans présenter d'explication scientifique, Papa Christophe montre sa propre peau : des taches blanches se

multiplient, de nouvelles maladies apparaissent. Il assure que parmi ses voisins, la cataracte se répand, on l'appelle « la maladie des yeux opaques » et certains crachent le sang...

Il exprime, comme beaucoup de Congolais, une incurable nostalgie : « Autrefois les entreprises minières avaient créé des aires protégées ; les Belges plantaient des arbres et respectaient l'environnement. Aujourd'hui, il n'y a plus de reforestation et les engins miniers géants arrachent tout... Ce pays a été corrompu jusqu'à l'os. Jusqu'au cœur de la nature... »

Lorsqu'on lui parle de l'« après-mines » et du tourisme, le vieil homme éclate d'un rire amer : « Mais il ne restera plus rien... »

### Des zones d'exploitation artisanales

Alors que les grandes sociétés étendent sans cesse leurs concessions, les autorités ont bien de la peine à faire respecter le prescrit du code minier, dont la nouvelle mouture, adoptée en 2018, prévoit que des ZEA (zones d'exploitation artisanales) doivent être concédées aux creuseurs.

C'est pourquoi le gouverneur Richard Mueyj met en avant deux initiatives. La première émane de la société Chemaf (Chemicals of Africa), qui préfère embaucher des creuseurs au lieu de multiplier les coûteux engins de chantier. Sur le site de Mutoshi, les excavatrices ont facilité le travail des artisans en déboulant sur plusieurs mètres de profondeur les couches superficielles du sol, jusqu'à atteindre la couche minéralisée. Plus de 5.000 creuseurs se sont alors précipités sur cette veine ouverte : les hommes extraient les pierres, les femmes les concassent, les trient. Des garçons hissent les sacs sur des vélos pour les amener jusqu'à l'entrepôt. Si la mine ressemble à une fourmilière, chaque creuseur, dûment enregistré, porte, obligatoirement, un casque et une veste de chantier ; une infirmerie accueille les éventuels blessés et sur le parking extérieur, une centaine de camions qui rouleront la nuit attendent d'être chargés. Les jeunes enfants, les femmes enceintes sont, en principe, interdits d'accès dans l'enceinte de la mine (mais comment déceler les premiers mois d'une grossesse ?)

« Prezo, prezo » (président...) Alors que le ministre des Mines suscite une ovation en distribuant quelques billets, certains creuseurs nous soufflent que sur la mine de Chemaf ils ont perdu leur sacro-sainte liberté : « C'est à la société, et à elle seule, que nous devons vendre notre production... Leur prix doit être le nôtre... »

D'ici quelques semaines cependant, la situation des creuseurs pourrait changer.

En effet, les autorités de la province ont décidé de raser, impitoyablement, les entrepôts lépreux, les bureaux d'achat qui s'étirent à la sortie de Kolwezi : tous, vendeurs et négociants, creuseurs et intermédiaires, devront se diriger vers le « centre de négoce » qui s'édifie sur le site de Musompo. Fini le commerce informel, terminées les combines. En principe, les minerais proposés par les creuseurs ne pourront venir que des ZEA (zones d'exploitation artisanales) autorisées, trois laboratoires seront chargés d'en certifier l'origine et le teneur. Un guichet unique facilitera les transactions, la police des mines veillera à maintenir l'ordre, les mineurs toucheront leur argent au guichet des banques. Cependant, nos interlocuteurs restent sceptiques : les Chinois ouvriront ailleurs leurs comptoirs, les creuseurs iront à Likasi, ex-Jadotville, où la veine se révèle riche en uranium. Et surtout, les zones artisanales autorisées seront de plus en plus rares puisque les grandes sociétés rafflent tout... C.B.



Les masques de protection sont rares. © C.B.

part la mesure est faussée. Désignant l'appareil dit Metorex, qui détermine la teneur des minerais proposés, ils déclarent que les résultats sont trafiqués... Norbert Salenga, membre d'une coopérative, Atram, explique combien les creuseurs artisanaux se retrouvent sans défense : « Extraire une tonne de minerai, cela occupe cinq personnes, pendant une semaine. Mais les Chinois nous déduisent 14 % de taux d'humidité, plus la poussière et après le pesage, il ne reste plus que 800 kilos, payés 150 dollars. Une somme à diviser entre les membres de l'équipe... En outre, ils ne paient généralement que le cobalt, le reste, cuivre et autres métaux, n'est pas pris en compte... »

Face aux acheteurs chinois, les Congolais se sentent impuissants : « On les appelle les « beaux-frères », car la rumeur assure que Kabila aurait une femme chinoise et que, en tout cas, il les protège. D'ailleurs à chaque contestation, les Chinois appellent la garde républicaine et cette dernière les défend. »

Humiliés, les creuseurs rapportent la phrase clé que les négociants chinois leur assènent en cas de litige : « Vos autorités ? Nous les avons dans la poche. »